

QUE VOUS SEMBLE-T-IL DE CHRIST?

(1858)

Il leur dit : Que vous semble-t-il de Christ?

(MATH. XXII, 42.)

Les jours s'approchent où l'Église va nous appeler à célébrer la mort et la résurrection, les souffrances et la gloire du Fils de Dieu. Les semaines où nous sommes sont destinées à nous y préparer. Dans quel esprit et dans quelle foi le ferons-nous? Qu'irons-nous contempler au pied de la croix? Sera-ce l'héroïsme d'un sage, ou bien l'amour et l'anéantissement d'un Dieu? Sera-ce un martyr mourant pour un principe, ou bien un Sauveur mourant pour les pécheurs? En un mot, que vous semble-t-il de Christ et qu'est-il pour vous?

Cette question est grave, mes bien-aimés; l'indifférence ou l'incertitude ne nous sont pas permises. Ou l'Évangile est un mensonge, et il faut l'abandonner, mais sans se dissimuler qu'il

ne nous reste alors d'espérance qu'en nous-mêmes, c'est-à-dire dans le néant; ou l'Évangile est la vérité, et alors il faut le croire : il faut croire qu'il n'y a de salut pour nous qu'en Jésus-Christ. Voilà sa propre déclaration : « Celui qui « croira sera sauvé; mais celui qui ne croira pas « sera condamné. » (Marc xvi, 16.) C'est pourquoi, aussi vrai que cette parole est la parole du Dieu vivant, aussi vrai il y va pour nous de la vie, il y va pour nous de l'éternité, de bien répondre à cette question : Que vous semble-t-il de Christ ?

Elle est d'autant plus grave que, comme Christ est le centre de la vérité, il est aussi le but où les apôtres de l'erreur dirigent leurs coups les mieux combinés. Tous les systèmes de ce monde, avec leurs négations grossières ou leurs détours subtils, leur appareil de dévotion ou leurs sarcasmes frivoles, n'ont qu'un but : écarter, amoindrir, renverser la croix de Jésus-Christ, nous ôter un Sauveur. Ah ! que c'est une chose salubre, excellente, indispensable, de pouvoir dire avec saint Paul : « Je sais en « qui j'ai cru ! » Et que cet apôtre a grande raison de nous écrire : « Examinez-vous vous- « mêmes; éprouvez-vous pour voir si vous êtes « dans la foi ! » (2 Cor. xiii, 5.)

C'est à cet examen que nous désirons consacrer les instants qui nous sont accordés aujour-

d'hui, demandant à Dieu de le faire avec simplicité et vérité. Nous ne voulons pas y apporter nos propres pensées. Eh ! qu'avons-nous à faire de notre propre science et des inventions de notre intelligence ? Nous voulons y apporter la parole de Dieu ; oui, c'est devant Dieu et devant sa Parole que nous voulons nous interroger. Ah ! que le Seigneur réponde lui-même en nous ! qu'il nous éclaire et nous affermisse ! qu'il nous convainque et nous convertisse ! qu'il se glorifie en nous conduisant à Jésus-Christ et en nous sauvant ! Amen !

Que vous semble-t-il de Christ ? Cette question touche en premier lieu la personne même de notre Sauveur ; mais nous ne pouvons bien connaître le Sauveur qu'autant que nous savons ce qu'il a fait pour nous ; et nous ne pouvons comprendre ce qu'il a fait pour nous qu'autant qu'il accomplit son œuvre en nous. Christ quant à sa personne, Christ pour nous, Christ en nous, ce sont donc trois faces également vastes d'une seule et même question.

I

Que vous semble-t-il de Christ ? Vous savez quel était sur cette question le sentiment des hommes qui l'entouraient. Le peuple le croyait

un prophète : peut-être Élie, ou Jean-Baptiste, ou Jérémie, peut-être même le chef habile qui devait renverser les Romains et relever Israël. Les Pharisiens ne voyaient en Jésus qu'un homme de néant, car aucun des chefs n'avait cru en lui ; un homme dangereux, car il les condamnait ; un mangeur et un buveur, car il recevait les pécheurs ; et il méritait la mort parce qu'étant homme, il se faisait Dieu. L'aveuglement de tous était tel que les frères mêmes du Seigneur, un jour qu'il prêchait à la multitude, vinrent le chercher, croyant qu'il était hors de sens. Et que dirai-je de ses disciples ? Les hommes qui s'étaient écriés : « Tu es le Christ, « le Fils du Dieu vivant ! » comprenaient-ils tout ce qu'ils avaient osé croire, eux qui, à l'heure de la tentation, l'abandonnèrent ?

Non, l'homme naturel n'est pas capable de comprendre cet être mystérieux et adorable ; il n'a pas d'yeux, il n'a pas de cœur pour le contempler. Aussi voyez-vous, à toutes les époques, la foule des esprits plongée dans l'erreur à son sujet. A peine il avait quitté la terre, l'Église était encore toute pleine de sa présence, que déjà les apôtres avaient à combattre des chrétiens qui refusaient de croire à la venue de Jésus en chair, des chrétiens que saint Jean appelait des antichrists.

Si donc, de nos jours, il est de prétendus chré-

tiens qui ne voient en Jésus-Christ qu'un homme, un prophète, un professeur de morale, un Socrate juif; des hommes qui croient l'élever beaucoup en en faisant un demi-dieu, en le faisant planer entre le ciel et la terre, entouré d'une poétique auréole; d'autres hommes qui s'imaginent l'honorer en le donnant comme le précurseur des révolutionnaires et des utopistes de notre temps; des hommes enfin qui, ne sachant qu'en faire, en font un mythe, une fable, et soutiennent qu'il n'a jamais existé; si, dis-je, vous voyez les folies les plus ingénieuses et les plus insultantes tour à tour, se reproduire contre lui comme le résultat le plus élevé des progrès du siècle, souvenez-vous qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que toutes ces nouveautés sont de vieilles erreurs, et que ce qu'ils appellent le dernier mot de la science a été le premier mot de l'incrédulité.

Non, non, Seigneur, le monde ne te comprendra jamais! Toutefois, quiconque a été enseigné de Dieu par le Saint-Esprit, sait et sent que son Sauveur est aussi son Dieu, et joint sa voix à celle de notre grand Réformateur, dont le génie a mis dans la bouche des petits enfants cette magnifique confession: « Je crois que Jésus-Christ, « vrai Dieu engendré du Père de toute éternité, « et aussi vrai homme né de la vierge Marie, « est mon Sauveur; qu'il m'a sauvé, moi, pé-

« cheur, condamné et perdu ; qu'il m'a arraché
« et délivré de tout péché, de la mort et de la
« puissance de Satan, non par or ou par argent,
« mais par son saint et précieux sang, par ses
« souffrances et sa mort innocentes, afin que je
« lui appartienne en propre, que je vive en son
« royaume et le serve dans une justice, inno-
« cence et félicité éternelles, comme lui-même
« est ressuscité des morts, vit et règne éternel-
« lement. C'est ce que je crois fermement. »

Cette confession de notre Église, il n'est pas une voix parmi nous qui ne s'élève pour la confirmer. Béni soit Dieu de ce qu'il m'est donné de dire ici une fois de plus : Oui, c'est ce que je crois fermement. Si je ne le croyais pas, je descendrais de cette chaire, je déchirerais ma robe, je poserais là l'Évangile, et je m'en irais, non-seulement parce que je ne voudrais pas couvrir du manteau de l'Église mon incrédulité, je ne voudrais pas la trahir en mangeant son pain, mais aussi, mais surtout, parce que l'Évangile ne serait plus l'Évangile ; parce que le christianisme tout entier ne serait plus qu'un système quelconque de morale, et que Pythagore ou Platon serait tout aussi bien mon Sauveur que Jésus-Christ. Qu'est-ce qui donne à l'Évangile son caractère unique et divin, qu'est-ce qui en fait une révélation, une puissance, un salut, si ce n'est la bonne nouvelle du pardon des péchés ?

Et sur quoi repose ce pardon, si ce n'est sur la mort de Jésus-Christ? Et qu'est-ce qui donne à cette mort sa valeur véritable, expiatoire, infinie, si ce n'est la divinité de Jésus-Christ? « Si Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore dans vos péchés, et votre foi est vaine, dit Paul » (1 Cor. xv, 17), « et ceux qui sont morts en Christ, sont péris. » Allez demander au monde des consolations, car il n'y en a plus au pied de la croix; tâchez d'oublier que vous avez une âme, car vous n'avez plus de Sauveur. Si Christ n'est pas Dieu, qu'est-il, lui qui s'attribue la toute-puissance et la toute-présence, lui qui veut que tous l'honorent comme ils honorent le Père, et qui dit : « Moi et le Père nous sommes un » (Jean x, 30); « celui qui m'a vu a vu mon père. » Qu'est-il? (ô mon Sauveur, pardonne-moi de prêter des paroles à un blasphème), qu'est-il? un imposteur ou un fou, le plus détestable des hommes ou le plus insensé. Si Christ n'est pas Dieu, qu'est-ce que la Parole de Dieu? Qu'est-ce que les prophètes et les apôtres, eux qui appellent Jésus-Christ : « L'Éternel notre Justice » (Jér. xxiii, 6); eux qui soutiennent que c'est lui qui est « le vrai Dieu et la vie éternelle » (1 Jean v, 20); eux qui veulent « qu'au nom de Jésus, tout ce qui est dans les cieux, sur la terre et sous la terre, fléchisse le genou, et que toute langue confesse qu'il est

« le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père ? » (Phil. II, 11.) Et l'Église chrétienne elle-même qui, partout et toujours, a regardé la divinité de Jésus-Christ comme sa couronne et son fondement ; et tous ces hommes de Dieu, tous ces beaux génies, toutes ces saintes âmes, les martyrs, les pères, les réformateurs : un Augustin, un Luther, un Pascal, un Newton, eux pour qui, comme pour saint Paul, Dieu manifesté en chair est le grand mystère de piété (1 Tim. III, 16), qui sont-ils ? de pauvres idolâtres, si Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Mais si Christ est vraiment notre Dieu, ou plutôt si Dieu est en Christ notre Sauveur, mon âme, bénis l'Éternel, et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté ! mon âme, bénis l'Éternel de ce qu'il a voulu être un tel Dieu pour toi. Ton Dieu n'est pas le Dieu des philosophes et des savants, comme dit Pascal, mais le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; ce n'est pas une vague idée, un système abstrait, un Dieu mort et un ciel vide : c'est un Dieu vivant ; ce n'est pas un Dieu qui nous ait jetés sur la terre et nous y abandonne, qui nous fasse souffrir et nous laisse crier, qui nous voie pécher et ne sache pas nous sauver : notre Dieu, c'est un Père, c'est un ami, c'est un Jésus ; un Dieu si grand, que tous les mondes sont à ses yeux comme un grain de poussière, et qu'un grain

de poussière est autant pour lui que tous les mondes ; si élevé, qu'il peut s'abaisser jusqu'à cette poussière sans obscurcir sa majesté ; si plein d'amour, qu'il vient à nous, poudre et cendre, et se fait semblable à nous, pour nous rendre semblables à lui. « Qui est semblable à « l'Éternel notre Dieu, s'écrie le prophète, qui « habite dans les lieux très-hauts, qui s'abaisse « pour regarder dans les cieux et sur la terre, « qui tire le petit de la poudre et qui élève le « pauvre du fumier » (Ps. cxiii, 5, 7), qui sauve le pécheur de la mort et qui l'arrache à ses abîmes, qui met dans une âme angoissée tout un ciel de paix et de joie, qui transforme notre existence misérable en une vie divine, et qui fait du sépulcre même le chemin d'un bonheur sans fin ? O mon âme, bénis l'Éternel !

II

Mais, vous l'avez compris, et ce que nous venons de dire le prouve assez : pour connaître Jésus comme notre Seigneur, il faut le connaître aussi comme notre Sauveur ; pour savoir ce qu'il est, il faut savoir ce qu'il a fait pour nous. C'est là notre seconde question : Que vous semble-t-il du salut que Christ a accompli pour vous ? Avez-vous déjà senti le besoin d'un tel

salut ? Avez-vous déjà éprouvé les combats et les tristesses du péché ? Cherchez-vous encore à vous sauver par vous-même, ou avez-vous trouvé en Christ la justice et la paix ?

C'est une grande grâce de l'avoir trouvé, car nul homme ne le peut par son intelligence : « Personne ne peut dire que Jésus est le Christ, « si ce n'est par le Saint-Esprit. » Il y a dans l'homme une aversion profonde pour la croix de Christ, parce qu'elle l'humilie, parce qu'il veut se passer de Dieu et être tout par lui-même et pour lui-même.

Le plus grand nombre ne sentent pas seulement qu'ils ont besoin d'être sauvés, ni même d'être changés; ils se trouvent bien tels qu'ils sont. Ils trouvent le péché naturel, ils y aspirent comme à un bonheur, ou s'en excusent comme d'une nécessité; et quand ils veulent bien donner à la religion quelque cérémonie, ils se croient quittes envers Dieu.

Lorsqu'ils sont sérieux et veulent être justes, « ils cherchent tous à établir leur propre justice » (Romains x, 3), et Christ n'est rien pour eux. L'un s'applique à mener une vie honnête, rangée, respectable, et se dit que, puisque les hommes s'en contentent, cela suffira devant Dieu; l'autre y ajoute de bonnes œuvres et se promet que ses aumônes, son repentir et ses vertus à venir effaceront ses péchés passés;

l'autre y ajoute encore la religion, il pense que ses pratiques pieuses, ses prières et ses méditations achèveront ce que ses œuvres n'ont pu faire; un autre encore se rassure en considérant ses afflictions, et ne doute pas que Dieu ne lui tienne compte de ses maladies, de sa pauvreté, comme d'une expiation; un autre enfin consent à accepter la pensée du salut par Christ, mais ce salut il le veut mériter.

A cela, que dit l'Écriture? « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi; cela ne vient point de vous, c'est le don de Dieu; ce n'est pas par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. (Éph. II, 8-9.) Il n'y a pas de distinction, vu que tous ont péché... étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. » (Rom. III, 22, 23.) Et que dit le Seigneur lui-même? « Je ne suis pas venu appeler les justes à la repentance, mais les pécheurs. » (Luc V, 22.) Allons donc à lui comme de pauvres pécheurs perdus, et nous trouverons un Sauveur; allons, non pas comme le pharisien qui se justifie, qui se glorifie, et qui est condamné, mais comme le péager qui s'humilie, qui se condamne, et qui est pardonné; allons, non pas pour dire à Dieu: « Paie-moi ce que tu me dois, » mais pour recevoir de lui grâce sur grâce. Notre salut est l'œuvre de Dieu depuis le commencement jusqu'à la fin.

Christ, Christ seul, Christ tout entier, voilà notre justice et notre délivrance. Allons à lui sans hésiter; allons tels que nous sommes, livrons-nous sans réserve; croyons, et nous serons sauvés.

Je sais qu'il y a là un grand mystère : Christ accomplissant la loi, subissant la condamnation, devenant notre justice et nous communiquant le salut, c'est ce qui ne fût jamais monté au cœur de l'homme. Mais voici un autre mystère : nous sommes pécheurs, chaque pas dans la vie nous le dit; cet état de péché ne vient pas de nous, nous en avons hérité le germe en naissant, et pourtant la condamnation nous est imputée; à chaque péché, notre conscience nous crie : tu es coupable ! C'est un grand mystère, mais c'est un fait, et nous n'avons qu'à mettre la main sur notre cœur pour le constater. Eh bien ! nous dit saint Paul, « comme par la désobéissance d'un seul homme, « plusieurs ont été rendus pécheurs, de même, « par l'obéissance d'un seul, plusieurs sont « rendus justes. » (Rom. v, 19.) Comme, par la première naissance, nous avons hérité le péché, par la seconde naissance, par la régénération du cœur, nous héritons la justice; bien que nous n'en soyons pas les auteurs, elle n'en est pas moins « nôtre »; quiconque l'a reçue dans son cœur s'écriera avec le même Paul :

« L'Esprit rend témoignage à mon esprit que je
« suis enfant de Dieu. » (Rom. VIII, 16.)

Et si, au lieu de vouloir comprendre l'incompréhensible, nous allons droit au fait, rien ne nous paraîtra si simple que ce grand mystère. En effet, Dieu est la vie de notre âme ; vouloir la chercher ailleurs, c'est puiser dans le vide ; nous séparer de Dieu, c'est périr. C'est ainsi que l'homme s'est perdu. Que ferons-nous pour être sauvés ? Nous retournerons chercher en Dieu la vie ; nous croirons, et Dieu nous donnera la lumière, la paix, la force, la victoire. Voilà tout l'Évangile !

Heureux celui qui le reçoit dans son âme, car il a vraiment trouvé la vie ; il a trouvé la seule arme pour vaincre son orgueil : la vue du péché sur la croix. Il a trouvé une puissance pour le relever dans toutes les chutes, pour le consoler dans toutes les détresses, pour passer à travers mille morts : la grâce de son Dieu. Il a trouvé la source d'un amour plus fort que la mort : l'amour gratuit de son Dieu Sauveur. « Une
« source tellement inépuisable, nous dit Luther,
« que quand le monde entier viendrait y boire,
« il n'y manquerait pas une goutte ; elle coule-
« rait toujours profonde et toujours pure. Bu-
« vez, buvez avec joie, il y a de quoi vous dé-
« salterer jusqu'en vie éternelle. Tout ce que je
« désire, dit-il encore, c'est de sentir régner

« dans mon âme cette grande vérité du salut
« par la foi, de qui, par qui et en qui toutes mes
« pensées fluent et refluent nuit et jour. Je n'ai
« pas encore compris tant de hauteur, de lar-
« geur et de profondeur; je n'en ai encore saisi
« que les premiers fruits, quelques faibles et
« pauvres rudiments. Aussi, tant que je vivrai,
« je ne ferai que l'enseigner aux autres et l'ap-
« prendre moi-même. » Et nous, tant que nous
subsisterons, bénissons le Sauveur dont le sang
nous purifie de tout péché, et par qui nous pou-
vons toutes choses; le Sauveur qui nous a été
fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sancti-
fication et rédemption.

Mais ici se présente une objection : cette doctrine du salut par grâce n'est-elle pas une doctrine relâchée et nuisible à la moralité? Si notre salut vient uniquement de Dieu, et si nos bonnes œuvres n'ont aucun mérite devant lui, péchons ! Pourvu que nous ayons la foi, nous serons toujours sauvés. Cette objection n'est pas nouvelle; elle est aussi ancienne que l'Évangile, et on l'a faite à saint Paul avant de nous la proposer. Disons de plus qu'elle est naturelle; que, tant qu'on n'a pas fait dans son âme l'expérience du salut par grâce, on doute de sa réalité. C'est ce que nous disions en commençant : pour comprendre ce que Jésus a fait pour nous, il faut qu'il accomplisse son œuvre en nous.

III

Que vous semble-t-il de son œuvre en nous? Pensez-vous que la foi soit une simple affaire de mémoire, ou de sentiment, ou d'intelligence? Pensez-vous qu'elle soit l'œuvre d'une autorité qui l'impose, ou d'un raisonnement qui la démontre, ou d'une résolution qui la fait accepter? Pensez-vous que la connaissance la plus exacte, la plus claire, que la conviction la plus vive, la plus ardente, soit la foi? Si vous le pensez, vous ne la connaissez pas encore.

La foi, c'est un principe vivant, puissant, efficace; c'est un feu céleste dont Christ est l'aliment et dont l'Esprit de Dieu est la flamme; c'est Christ vivant en nous, Christ agissant, souffrant et régnant en nous. Il faut que Christ soit conçu en nous par le Saint-Esprit, et qu'il naisse dans notre cœur au milieu des larmes de la pénitence et des cantiques ineffables du réveil de l'âme. Il faut qu'il grandisse en nous jusqu'au jour où nous recevons avec lui le baptême de feu, où le ciel s'ouvre et où la voix de Dieu nous dit : « C'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » Il faut que Christ se lève alors en nous, puissant en paroles et en œuvres, et que chacune de ses paroles prenne pour nous

un sens divin, que chacun de ses miracles se réalise dans notre vie. Il faut que nous allions avec lui de lieu en lieu faisant du bien, que nous allions à travers Gethsémané et Golgotha, mourant au péché et à nous-mêmes, crucifiés au monde, achevant de souffrir le reste des afflictions de Jésus-Christ. Il faut qu'il remporte enfin la victoire en nous, que nous sortions triomphants avec lui, et que nous puissions dire comme Paul : « Dieu nous a ressuscités ; il nous
« a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes
« en Jésus-Christ, afin qu'il fit connaître dans
« les siècles à venir les immenses richesses de
« sa grâce, par la bonté dont il a usé envers
« nous en Jésus-Christ » (Éph. I, 20 ; II, 7).
Voilà la foi, la foi dont saint Paul écrivait :
« Je vis, non plus moi, mais Christ vit en moi » ;
la foi dont Jésus lui-même disait : « Si tu crois,
« toutes choses sont possibles à celui qui croit. »
(Marc IX, 23.)

Ne demandons pas à cette foi si elle a les œuvres : elle est en elle-même l'œuvre par excellence et le principe de toutes les autres ; elle naît dans la repentance, et elle vit dans la charité ; elle commence par l'horreur du mal, et elle s'achève dans l'accomplissement de tout bien. La loi peut nous faire faire des œuvres, mais ce sont des œuvres mortes ; la foi seule produit des œuvres vivantes, parce qu'elle est elle-même

l'œuvre du Dieu vivant. Dès qu'elle paraît, elle agit, et avant que vous lui ayez ordonné son œuvre, elle l'a déjà faite. Elle est capable de tout; elle court, elle vole, et là où l'homme naturel succombe, elle remporte des victoires sublimes. Aucune fatigue ne l'épuise, aucun obstacle ne l'arrête, mais, comme une étincelle ardente, elle s'élançe vers le ciel et passe avec assurance. Elle voit sans trouble les joies d'ici-bas s'éloigner et la vie s'enfuir, parce que Dieu lui reste, et qu'avec lui elle possède toutes choses; elle peut tout par Christ qui la fortifie. « Anéantissons-nous donc la loi par la foi? dit « saint Paul, au contraire, nous l'établissons; » et avec la loi, la grâce, et avec la grâce, la paix, et avec la paix, l'amour, la force, la bénédiction et le salut.

Et maintenant, mes biens-aimés, que vous semble-t-il de Christ? Ne vous semble-t-il pas qu'il est, pour de pauvres pécheurs tels que nous, la plus précieuse, la plus touchante et la plus magnifique des révélations? Ne vous semble-t-il pas que ceux-là sont heureux qui le connaissent, qui le possèdent et qui vivent en lui? heureux de son amour, heureux de leurs œuvres, heureux dans la joie, heureux dans le malheur même, et dans l'angoisse et dans la mort, « heureux, toujours heureux, » comme le disait Adolphe Monod :

Heureux, toujours heureux! j'ai le Dieu fort pour Père,
Pour frère Jésus-Christ, pour conseil l'Esprit Saint!
Que peut ôter l'enfer, que peut donner la terre
A qui jouit du ciel et du Dieu trois fois saint?

Et ne vous semble-t-il pas que ceux-là sont
bien malheureux et bien coupables qui le mé-
connaissent et le rejettent!

.
.
.